

à la une

SURTOURISME

La riposte

Espagne, Grèce, Italie, Portugal... Les pays du pourtour méditerranéen se transforment sous l'effet du tourisme de masse, alimenté par Airbnb et les vols low cost. Les loyers et les prix de l'immobilier flambent dans les grandes villes, chassant la population locale vers la périphérie. Les îles telles que Santorin et les Canaries étouffent sous des volumes inédits de visiteurs. Partout, les initiatives politiques et citoyennes contre cette ruée se multiplient. Comment éviter que les habitants ne craquent ? Les réponses de la presse étrangère.



Le photographe

ALESSANDRO TOSCANO

Issue de la série "Over Tourism", les visuels de ce dossier questionnent l'impact du tourisme de masse. Les images finales sont une interprétation graphique de la surexposition des villes culturelles italiennes au tourisme. Chaque image est composée d'environ 500 photographies individuelles et a été créée grâce à une post-production numérique méticuleuse. Aucune IA n'a été utilisée dans le processus.

Pistolets à eau et fumigènes : une action coup de poing

Excédés par le déferlement de voyageurs à Barcelone, des habitants ont décidé, le 15 juin, de se faire entendre avec une série d'initiatives chocs dans le centre-ville.

—The Daily Telegraph (Londres)

P eu après le départ du cortège près de la maison de Gaudí, nous avons atteint notre première cible : une boutique Louis Vuitton. Un militant est monté sur une échelle pour prononcer un discours à teneur politique, tandis que des manifestants – dont un enfant – ont commencé à asperger d'eau la vitrine. Quelqu'un a tagué "Free Palestine" sur le mur, juste avant que ne soit lancé un fumigène rouge. Voilà à quoi

ressemblait l'ambiance de la manifestation contre le tourisme de masse à Barcelone, l'une des nombreuses mobilisations de ce genre organisées dans le sud de l'Europe à la mi-juin.

J'avais décidé de passer la journée avec eux afin de mieux comprendre, de l'intérieur, à quoi ressemblait la fronde locale contre le surtourisme. Après une brève prise de parole politique,



l'Assemblée pour la décroissance touristique a repris son avancée, cette fois en direction de l'incontournable basilique de la Sagrada Família. J'étais désormais armé d'un pistolet à eau, dont m'avait fait cadeau l'un des organisateurs du mouvement, Daniel Pardo, quand nous sommes arrivés devant l'auberge de jeunesse Generator. Deux jeunes femmes ont alors collé des autocollants "Tourists Go Home" sur les vitres. Comme l'occasion était trop belle, Pardo a ordonné une pause. La seconde d'après, tous les pistolets à eau faisaient feu sur l'entrée de l'auberge. Au départ, les touristes à l'intérieur ont pris la chose à la plaisanterie. Un peu moins quand des militants se sont mis à barrer l'entrée

principale avec de la rubalise pour "interdire" symboliquement l'accès. Un employé de l'auberge de jeunesse n'a manifestement pas du tout apprécié et est sorti en criant sur les manifestants. Ces derniers l'ont tout de suite copieusement arrosé avec leurs pistolets à eau pendant qu'il déchirait la rubalise. Il s'est alors saisi d'une des armes en plastique et s'est mis à riposter.

Un début de bagarre s'est ensuivi avant qu'il ne soit ramené tant bien que mal à l'intérieur. Quelques instants plus tard, un autre militant expédiait d'un coup de pied assuré un fumigène à l'intérieur de l'auberge, sous les yeux horrifiés des touristes – dont des enfants – qui assistaient à la scène.

Une ville asphyxiée. Le cortège a ensuite repris sa route, cette fois en direction de l'objectif ultime du jour : la Sagrada Família, un lieu symbolique parce qu'elle accueille chaque année 5 millions de visiteurs. La police a bloqué le cortège, et certains policiers n'ont pas échappé aux jets des pistolets à eau.

Après une immobilisation d'une demi-heure, le défilé a été autorisé à reprendre sa progression

mais n'a pas pu accéder à la célèbre basilique. En chemin, les manifestants ont pris pour cible les terrasses des restaurants. Gabriel et Rachel, deux touristes venus de Los Angeles, ont été pris dans les échanges de tirs. Devant son assiette détrempée, Gabriel concède que tout cela est un peu agaçant, mais que cela ne l'empêchera pas de revenir à Barcelone.

La plupart des manifestants n'ont pas d'animosité contre les touristes, ils sont surtout furieux contre le modèle politique et économique qui permet selon eux au tourisme de masse d'asphyxier leur ville. Les loyers à Barcelone ont explosé, et des quartiers entiers où vivaient des familles sont désormais envahis de locations de courte durée, notamment des Airbnb. De nombreux commerces de proximité ont mis la clé sous la porte et ont été remplacés par des boutiques de souvenirs et un nombre

Pour certains manifestants, le tourisme n'est pas seulement une nuisance, mais aussi une forme de "colonisation économique".

Opinion

"Une cible facile"

« Le touriste est devenu l'ennemi public numéro un – à tort », écrit Der Spiegel. Alors qu'on a longtemps considéré les voyageurs "comme des citoyens du monde", les personnes qui prennent des vacances à l'étranger sont désormais vues comme "des ennemis de la planète qui viennent gâcher la vie des autochtones", assure le journal allemand. Et les critiques sont d'autant plus importantes qu'elles prennent une dimension morale. Pourtant, "le voyage ne nous rend pas meilleurs ou pires que les autres". Pourquoi les touristes se comporteraient-ils nécessairement plus mal que le reste de l'humanité ? Pour l'hebdomadaire centriste, demander aux vacanciers de résoudre les problèmes liés au dérèglement climatique ou aux inégalités en changeant leurs choix de consommation est problématique. "On rejette la responsabilité des changements structurels sur les touristes, alors qu'il serait plus judicieux d'encourager des mesures politiques pour développer la protection de l'environnement et la justice sociale dans le tourisme." Le Spiegel salue les efforts de ceux qui cherchent à voyager de manière plus responsable. "Mais jouer les moralisateurs et remettre en cause le droit de chacun à partir en voyage est injuste et élitiste."

incalculable de kebabs, notamment dans les quartiers comme Las Ramblas et Poblenou.

Les habitants disent que les personnes âgées ont du mal à payer leurs factures alors que les propriétaires et les entreprises s'en mettent plein les poches. "Se loger est vraiment devenu problématique à Barcelone. Pour certains, manger ou pouvoir allumer la lumière est devenu un luxe", s'indigne Francisca García, qui a rejoint la manifestation.

Pour elle et certains manifestants, le tourisme n'est pas seulement une nuisance, mais aussi une forme de "colonisation économique" où la qualité de vie des habitants est sacrifiée au profit du confort des visiteurs de courte durée. L'objectif de ces manifestations n'est pas d'améliorer le tourisme, mais de le réduire. C'est sans doute ce que pensent la plupart des militants, mais leurs actions sont parfois confuses. Le slogan le plus entendu dans ces cortèges, par exemple, scandait : "Dehors les touristes, bienvenue aux réfugiés."

À un moment, un manifestant a pris le micro pour dire que Gaudí avait construit la Sagrada Família pour les Barcelonais et non pour les touristes qui saccagent tout sur leur passage.



À la fin de la manifestation, quand les organisateurs ont lu le manifeste du mouvement, le vocabulaire choisi n'était pas sans rappeler certaines théories du complot. Le manifeste accuse en effet les autorités de "gentrification agressive" et de vouloir "remplacer les habitants".

"Depuis plus de vingt ans, nous avons vu une grande partie des riverains être expulsés de chez eux, et la quasi-totalité de la vieille ville être détruite, dans une volonté brutale de remplacer la population locale", peut-on lire dans le manifeste.

Leur message a beau partir dans tous les sens, il est entendu et bien reçu. Le maire de Barcelone a ainsi annoncé qu'il projetaient d'interdire toutes les locations de courte durée d'ici à 2029.

Plus de 10 000 appartements sont actuellement affectés à un usage touristique, et la ville compte bien rendre une bonne partie de

Le maire de Barcelone a le projet d'interdire toutes les locations de courte durée d'ici à 2029.

ce parc locatif aux Barcelonais.

Le mouvement n'est plus minoritaire, et des manifestations du même genre ont également eu lieu dans le sud de l'Europe à Madrid, Palma, Venise et Lisbonne.

Les touristes commencent à se rendre compte qu'ils ne sont plus les bienvenus – il serait difficile de faire autrement.

Sander et Luke Dingle, venus de Floride, me racontent que leur hôtel les a mis en garde contre les manifestations, mais qu'ils ne se sentent pas concernés. "Nous allons continuer à voyager en Espagne. Dans quelques jours, nous partons pour Madrid et nous reviendrons sans doute en Europe l'été prochain", assurent-ils.

Le tourisme à Barcelone est toujours florissant. Plus de 11,7 millions de touristes ont visité la ville en 2024, soit une augmentation de 5 % par rapport à l'année précédente. Le gouvernement espagnol a récemment validé un projet d'agrandissement de l'aéroport de la ville pour un coût de 3,2 milliards d'euros, preuve que le secteur du tourisme a encore de beaux jours devant lui. Barcelone sera toujours une destination touristique très prisée, c'est inévitable.

Pour autant, les manifestants ne comptent pas s'arrêter là. Les touristes devront désormais penser à emporter dans leurs valises un équipement résistant à l'eau, en plus de leur crème solaire.

—Kieran Kelly, publié le 16 juin

Contexte

DES "ROBIN HOOD" CONTRE AIRBNB À ROME

La nuit venue, ils s'en prennent aux boîtes à clés en sabotant ces outils impersonnels, symbole de la prolifération incontrôlée des logements pour touristes. Fin 2024, dans la capitale italienne, un groupe de militants anonymes est entré en action pour dénoncer "la vente de la ville au tourisme éphémère aux dépens de ses habitants", pouvait-on lire dans le quotidien de gauche

La Repubblica, qui rapportait le contenu des tracts laissés par le groupe. Adepte des méthodes musclées, la "bande des Robin Hood", comme on les appelle, arrache les boîtes à clés des murs de la capitale en signant ses actions d'un chapeau vert, symbole du brigand justicier de la forêt de Sherwood. Au début du mois de janvier 2025, la "bande" a même élargi son champ d'action en menant des actions à Turin, à Bologne, à Naples ou encore à Catane et à Palerme.

D'Athènes à Santorin, les Grecs disent stop

Le tourisme de masse assure à la Grèce des revenus confortables et 1 million d'emplois. Seulement voilà, le pays suffoque sous la pression de ses quelque 50 millions de visiteurs annuels.

—Dagens Nyheter (Stockholm)

Marios Bekiaris nous reçoit à la porte de son petit hôtel d'Imerovigli. C'est une maison du XIX^e siècle en corniche dont sa famille avait fait l'acquisition voilà quarante ans. La vue depuis cet endroit serait, dit-on, l'une des plus belles du monde. Située dans le sud de la mer Égée, l'île de Santorin a été créée par une éruption volcanique il y a deux mille six cents ans. Fira, la ville principale, longe la ligne de crête de la falaise. Imerovigli, où se trouve l'hôtel de Marios Bekiaris, se trouve un peu plus haut encore.

Il n'est pas encore 19 heures et la marée humaine s'est déjà mise en branle. Des milliers de touristes vont assister au clou de la journée : le coucher de soleil sur la baie qui s'étire en contrebas. "Toute cette histoire de coucher de soleil, c'est un attrape-nigaud", soupire Marios, un brin de dédain dans la voix, mais suffisamment bas pour que ses clients américains de l'hôtel ne l'entendent pas.

"Ce n'est plus tenable". Se prendre en photo devant le coucher de soleil sur Santorin, c'est une étape incontournable pour beaucoup, une mode qui n'a fait que grandir à l'ère des réseaux sociaux. Des jeunes femmes s'y revêtent d'une "Santorini dress" de location et se font immortaliser dans cette robe à la traîne interminable qui fuse au vent. Tout est posté aussitôt sur TikTok, Facebook et Instagram. Comme bon nombre d'habitants de Santorin, Mario Bekiaris gagne sa croûte avec le tourisme. Mais l'homme n'en estime pas moins que les choses sont allées trop loin. "Ce n'est plus tenable", grince-t-il.

L'année dernière, Santorin a accueilli 3,4 millions de visiteurs. Pour une île qui compte à peine plus de 15 000 habitants à l'année, il va sans dire que ce déferlement a de lourdes répercussions sur l'île. Un cinquième de sa surface est déjà artificialisée, et l'on y accorde des permis de construire à tours de bras pour des hôtels. C'est du reste ce qui agace le plus Mario Bekiaris. "On en a déjà trop, des hôtels et des restos. Ça oblige ceux qui sont installés là depuis longtemps, comme nous, à revoir leurs prix à la baisse. Mon frère et moi, on a acheté un terrain

de l'autre côté de l'île pour empêcher la construction d'un nouveau complexe touristique de luxe là-bas. On y voit une modeste contribution à la préservation de notre agriculture traditionnelle."

La métamorphose de Santorin, d'île coupée du monde à destination de rêve, n'a pris que quelques dizaines d'années. Dans les années 1970 encore, personne ou presque n'avait l'électricité sur l'île. "Dieu merci, la plupart des gens jugent qu'il faut faire quelque chose contre le tourisme de masse", relève Marios Bekiaris. De fait, des mesures ont été prises pour soulager la pression sur Santorin. Le maire a fait voter

le plafonnement de la fréquentation à 8 000 croisiéristes par jour – lesquels doivent par ailleurs s'acquitter de la somme de 20 euros pour pouvoir poser le pied à terre. Soit une baisse notable par rapport à l'année dernière, où l'île avait accueilli quotidiennement 29 000 croisiéristes au bus mot pendant près de soixante-dix jours.

Les excursionnistes n'y sont pas rares pour autant. Quand nous nous rendons sur l'île, un lundi matin ordinaire, trois gros paquebots arrivent en même temps. Ils mouillent un peu à l'écart de la baie, et des navettes font la noria jusqu'au port qui se trouve au pied de Fira. De là, les touristes prennent le téléphérique qui permet d'accéder à la ville.

Beaucoup de touristes se contentent de déambuler, sans consommer. Résultat, les croisiéristes n'apportent pas grand-chose à l'économie de Santorin. Sur leur écot de 20 euros, l'île ne touchera d'ailleurs même pas 1 centime, cet argent atterrissant directement dans l'escarcelle du gouvernement central, à Athènes. Les hordes de vacanciers posent aussi leur lot de problèmes dans la capitale.

Le quartier d'Exarchia, dans le centre-ville, n'a rien en commun avec Santorin, avec ses ruelles étroites et ses immeubles couverts de graffitis. Même si le rocher de l'Acropole n'est qu'à 2 kilomètres de là, Exarchia n'est pas ce que

"Les librairies et les galeries disparaissent et sont remplacées par des bars d'un nouveau genre."

Eftychia Frantzeskaki, HABITANTE D'ATHÈNES

l'on pourrait appeler un nid à touristes. Le tourisme n'en est pas moins en train de changer le visage du quartier en profondeur. Les rénovations et locations d'appartements y vont bon train.

Quand nous la rencontrons, Eftychia Frantzeskaki est en train de faire ses cartons. Elle s'apprête à quitter l'appartement dans lequel elle vivait depuis quinze ans. "L'ancienne proprio était bien. Mais, depuis que son fils a pris le relais, il m'a demandé le double de loyer, sinon c'était la porte." Vu de Suède, ça ne paraît pas énorme : 600 euros par mois pour une centaine de mètres carrés. Mais, pour Eftychia Frantzeskaki, qui doit jongler entre ses boulots de comédienne et de livreuse de repas, c'est beaucoup trop. Elle prend donc son chien, Charlie, sous le bras et s'expatrie en banlieue. Comme tant d'autres dans le voisinage depuis quelques années.

La faute, essentiellement, aux locations Airbnb. Entre 2011 et 2024, plus de 2 600 appartements ont été mis en location sur la plateforme dans le seul quartier d'Exarchia. Et c'est sans doute aussi le sort qui attend son appartement, soupçonne Eftychia. "Comme ça, mon proprio gagnera en moins d'une semaine ce qu'il

gagnait en un mois avec moi", soupire-t-elle, résignée. Eftychia ne se lamente pas que sur son sort personnel. Elle regrette également que l'ambiance ait changé à Exarchia depuis quelques années. "Il y a de nouveaux restaurants qui sont apparus, avec une nouvelle clientèle. Ils sont bondés et ils font beaucoup de bruit. Les librairies et les galeries disparaissent et sont remplacées par des bars d'un nouveau genre."

"Touristification". Exarchia a longtemps voté à gauche. On y trouve des associations de toutes sortes qui se battent pour les réfugiés, pour Gaza, pour le climat. Il y a même des squatteurs et des anarchistes. Mais, à mesure que les immeubles et les appartements sont rachetés – souvent par des étrangers, comme des Allemands et des Chinois –, la physionomie du quartier change peu à peu. "C'est d'autres gens, moins solidaires, plus égoïstes. Même les chiens ne sont pas pareils."

Beaucoup entrevoient un calcul derrière ce qui est en train de se passer dans certains quartiers comme Exarchia. "La touristification a commencé pendant les JO d'Athènes en 2004", rapporte Penny Travlou, chercheuse à



PHOTOS ALEXANDRO TOSCANO

À la une



ALERTE AU "SURTOURISME NARCISSIQUE"

Un coup de pied tiré dans le sable et, en toile de fond, un message menaçant rédigé en anglais : "Rentrez chez vous ! Le problème du surtourisme". Dans son édition du 24 mai, **D - La Repubblica** donne consécration à sa première page au surtourisme. Ce supplément du média italien **La Repubblica** analyse ce phénomène à travers divers articles, dont une interview de l'experte

Paige McClanahan, qui dénonce l'émergence d'un nouveau tourisme narcissique à l'ère des réseaux sociaux. Une dynamique de fond avec des conséquences néfastes pour les lieux les plus visités, dénonce l'autrice américaine. "Les touristes arrivent avec des attentes et des stéréotypes culturels, et les habitants, pour ne pas renoncer aux profits, s'adaptent à ces clichés et deviennent des caricatures d'eux-mêmes. C'est un cercle vicieux qui s'autalimente et prive les lieux de leur identité."

Aucun pays n'a envie de se transformer en Lunapark. Mais il n'empêche : la Grèce est dépendante du tourisme. Les revenus des visiteurs étrangers représentent entre 20 et 25 % du PIB du pays. Le tourisme fait vivre près de 1 million de Grecs. Cette année, le nombre de visiteurs devrait d'ailleurs battre le record de l'année dernière, de 40,7 millions. Reste à savoir s'il existe un moyen de garder ces revenus et ces emplois en s'épargnant le revers de la médaille.

—Ingmar Névius, publié le 1^{er} juillet



← Florence (détail).

l'université d'Édimbourg qui étudie les répercussions du tourisme sur le tissu urbain. Voilà quelques années, Penny a quitté l'Écosse pour retrouver sa ville natale, Athènes. "Dans un premier temps, le gouvernement et les médias se focalisent sur les problèmes, comme la drogue ou les sans-abri. Puis ils y mettent bon ordre et laissent les étrangers acheter."

Comme beaucoup, Penny Travlou devine également une intention derrière la création d'une nouvelle station de métro, qui a du reste entraîné la fermeture de la grand-place d'Exarchia pendant plusieurs années. Cette nouvelle station va accentuer la gentrification du quartier, estime-t-elle. "Depuis, les loyers ont encore grimpé. L'objectif est de fusionner Exarchia avec le centre d'Athènes. Ça va devenir un parc d'attractions pour les touristes."

Aucun pays n'a envie de se transformer en Lunapark. Mais il n'empêche : la Grèce est dépendante du tourisme. Les revenus des visiteurs étrangers représentent entre 20 et 25 % du PIB du pays. Le tourisme fait vivre près de 1 million de Grecs. Cette année, le nombre de visiteurs devrait d'ailleurs battre le record de l'année dernière, de 40,7 millions. Reste à savoir s'il existe un moyen de garder ces revenus et ces emplois en s'épargnant le revers de la médaille.

—Ingmar Névius, publié le 1^{er} juillet

Mon île a fini par perdre son âme

Autrefois symbole d'ouverture et de découverte de l'autre, le tourisme est devenu synonyme de foule, de bétonisation et de surexploitation des ressources, déplore cette chroniqueuse croate, qui tait volontairement le nom de "son" île, envahie chaque été.

—Teklic (Rijeka, Croatie)

Dans les années 1980, alors que je découvrais encore le monde, les touristes débarquaient sur mon île pour apprécier son authenticité, la vie simple de la population locale et sa tranquillité. Il était tout à fait normal de rejoindre la famille d'hôtes pour un barbecue, de déguster du vin et de l'eau-de-vie faits maison dans la cave du grand-père, de conduire les touristes en bateau sur une plage isolée et de leur offrir un tour de l'île. Les maisons et les appartements n'étaient pas fermés à clé, les enfants jouaient ensemble.

Les touristes n'étaient gênés ni par le chant du coq à l'aube, ni par l'odeur de l'étable, ni par les moutons qu'ils croisaient le soir en revenant de la plage, ni par le bruit d'un tracteur dans les champs. Au contraire, ils avaient le privilège de goûter du fromage fait maison et de boire du lait frais, de savourer des tomates lavées par la rosée. Marqués par des souvenirs et toutes sortes de saveurs et d'odeurs, ils revenaient années après années. Des amitiés naissaient, parfois de l'amour : il arrivait que des touristes deviennent des membres de la famille.

Les plages étaient encore parsemées de rochers, le môle était caillouteux, mais nous y courions pour piquer une tête dans la mer. Les plages étaient pleines, mais pas bondées. Il y avait beaucoup d'enfants, tout le monde se connaissait. On se baignait en deux temps : après le petit déjeuner et après le déjeuner, le soir on se promenait dans le village.

Aujourd'hui, on a de l'asphalte flambant neuf, des ronds-points, un front de mer pavé et du sable fin sur les plages pour ne pas blesser les pieds sensibles. Le vieux môle est rénové, mais il n'est plus possible de s'en servir pour sauter dans l'eau. Il est occupé par un café chic et de coiffeurs zodiacs



qui y ont jeté l'ancre. À l'occasion de soirées privatisées, l'accès à la plage est interdit. On y installe des clôtures, des agents de sécurité sont déployés pour trier les gens à l'entrée.

Il n'y a plus de vaches, de moutons ni de coqs, les animaux domestiques ne sont pas les bienvenus. Les bruits et les odeurs sont agaçants. Les touristes se plaignent du dernier paysan qui labourait encore son champ, le matin. Ils ont payé pour trouver la paix ! Mais il n'y a plus ni fromage, ni lait, ni pêches, ni fraises issues de l'île. Certes, on peut en acheter au magasin, mais les fruits ne sentent pas le soleil et les produits laitiers l'étable. Pour s'approcher du magasin, on cherche une place de parking pendant une demi-heure, on attend à la caisse pendant quarante-cinq minutes pour acheter à prix d'or les produits laitiers et les fruits au goût de plastique.

Pinède jonchée de papier toilette. On fait la queue pour accéder à l'île, pour sortir de la rue, pour acheter du pain. On attend à la pharmacie, à la poste, à la station-service, chez le médecin. Il n'y a jamais de place dans votre café préféré. Une glace achetée sur le front de mer coûte le prix d'une boîte d'un kilo au supermarché.

On construit partout, vite et à bas prix pour revendre cher et en espèces, aux étrangers. Six touristes sont entassés dans un appartement de 45 m². On ferme les appartements à clé. Les plages sont bondées. Il n'y a pas assez d'eau, Internet tombe en panne. Les poubelles débordent, les employés des services publics sont surmenés. Les garçons de café perdent 10 kilos en trois mois, ils travaillent douze heures par jour.

En nageant, on risque de tomber sur des serviettes hygiéniques, des excréments, des tampons et des mégots. Quelqu'un se coupe les ongles dans les eaux peu profondes, un autre se lave les cheveux au shampoing sous la douche de la



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Britanniques, Allemands ou Français... mais qui sont donc les pires touristes ? "De manière surprenante, les Britanniques sont plutôt bien notés par les professionnels français du tourisme, notamment en raison de leur "élégance et de leur politesse", s'étonne *The Daily Telegraph*, qui s'est lancé dans un comparatif détaillé d'une petite dizaine de nationalités. À ce jeu, les Français suscitent... une certaine ambivalence.

plage. La pinède est jonchée de papier toilette. Les toilettes modulaires en plastique empestent sur un kilomètre, jusqu'à l'armoire frigorifique, le point de vente des glaces hors de prix. L'île étouffe sous le poids des gens, elle préférerait couler, disparaître sous la mer, fatiguée et triste.

Puis l'hiver arrive et tout le monde s'en va. Les appartements, les maisons et les rues se vident, des quartiers entiers plongent dans le sommeil, engloutis par le silence et l'obscurité. Béton, verre, acier et désolation s'étendent dans les nouveaux quartiers à la place des champs où poussaient jadis les asperges et dans lesquels paissaient des moutons.

L'île ressemble à une jolie fille trop maquillée. On lui a ravalé le visage, on l'a rendue belle et élégante, mais maintenant tout le monde la veut pour soi. Et ceux qui l'aimaient sans maquillage la trouvent de plus en plus étrange. Nous avons perdu notre île en devenant les otages du tourisme de masse.

—Marina Frka Milotic, publié le 7 mai

SOURCE

TEKLIĆ
Rijeka, Croatie
Quotidien
teklic.hr
Fondé en 2010, le site Teklic ("messenger") de Rijeka, dans le nord de la Croatie, succède à la revue du même nom, qui existait depuis 1996. Le billet ci-contre a été d'abord publié sur Facebook par son autrice, avant d'être repris sur le site.



"S'il vous plaît, instaurez une journée annuelle sans touristes !"



Plaidoyer. Face à l'invasion de hordes de visiteurs, cet éditeur romain propose d'instaurer une journée annuelle de "pause", où les visiteurs seraient bannis de la cité.

—Sette (Milan)

Si j'étais maire de Rome, de Florence, de Naples, de Venise et même pourquoi pas de Milan, je décréterais sur-le-champ, après validation du conseil communal, une journée par an sans touristes. Le Jour de la libération de l'invasion des touristes. À Rome, ce jour pourrait être fixé au 21 avril, date de fondation de la Ville éternelle. À Naples, ce serait le 30 septembre, la dernière des quatre

journées au cours desquelles les Napolitains se libèrent du joug nazi. À Venise, pourquoi pas le 7 octobre, date de la bataille de Lépante, lorsque, en 1571, la sérénissime République de Venise sauva l'Occident de la menace islamique. À Milan, enfin, on pourrait prendre le 7 avril, date de la naissance de la Ligue lombarde qui, à Pontida, jura de résister à l'empereur [germanique Frédéric 1^{er} Barberousse, en 1167]. Choisissez le jour que vous préférez, je ne suis pas difficile.

Cri du cœur. Évidemment, je suis bien conscient que le tourisme procure richesse, bien-être et rayonnement à nos villes d'art. Ce que vous lisez n'est pas l'habituelle complainte du snob envers l'étranger qui consomme et qui souille. J'ai le plus grand respect pour les touristes, notamment parce qu'il m'arrive de l'être, moi aussi, quand je voyage, et je me comporte peu ou prou comme eux. Ce texte n'est rien d'autre que le cri du cœur d'un habitant.

Nous, les citadins, pouvons-nous encore faire valoir nos intérêts ? Les villes ne sont-elles que des vitrines et des parcs à thèmes pour les visiteurs ou ont-elles encore la responsabilité d'offrir aux citadins les services nécessaires à la vie quotidienne et pour lesquels ils paient moult impôts, aussi bien à l'État qu'aux municipalités ?

Par exemple : si les poubelles sont pleines à craquer en fin de journée quand afflue la masse de déchets produite par les fast-foods du quartier, mes propres ordures méritent-elles aussi d'être ramassées, ou non ? Si les vans noirs de touristes dissimulent complètement la vue du monument antique que je vais visiter de bon matin, cela signifie-t-il que le droit de le contempler est réservé à ceux qui sont venus à bord de ces vans ? Et toutes ces voitures électriques à huit places qui entravent les ruelles étroites du centre pour s'arrêter devant les monuments et en faire la description aux touristes sont-elles autorisées à occuper la chaussée à leur guise ou doivent-elles s'astreindre aux mêmes règles du Code de la route que les automobilistes ? Et ainsi de suite... Je pourrais continuer dans cette veine pendant longtemps.

Je n'exige pas que nos maires s'efforcent à lutter contre l'impressionnante vague de voyageurs, véritable grande révolution du XXI^e siècle, qui a repris de plus belle après le Covid-19. Ce serait tout aussi idiot qu'inutile. Comme une tentative de vider l'océan à la petite cuillère. Ainsi donc, touristes : soyez les bienvenus.

Tout ce que je demande, c'est un jour de trêve par an. Vingt-quatre heures pendant lesquelles chacun de nous pourrait redécouvrir sa ville, se balader dans le centre sans se retrouver dans des embouteillages, profiter des installations urbaines et des structures pour lesquelles nous, citadins, payons pour vivre mieux. Je ne pense pas demander la lune. Autrement, quel est l'intérêt de vivre en ville ? Je pourrais tout aussi bien déménager dans un village de province et monter dans un car de touristes quand m'en vient l'envie. Je suis convaincu que, si je m'exilais, mon ex-patrie me traiterait beaucoup mieux.

—Antonio Polito, publié le 23 mai

Contrepoint

LISBONNE INTERDIT LES TUK-TUKS

Depuis le 1^{er} avril, les tuk-tuks ne sont plus autorisés à rouler n'importe où dans le centre historique de Lisbonne. Particulièrement populaires en Asie du Sud-Est, ces véhicules à trois roues souvent bruyants pullulent depuis des années dans la capitale portugaise (on estime leur nombre à un millier), au point de devenir le symbole honni du tourisme de masse. Le but de l'interdiction ? "Protéger les résidents contre les excès" afin de "mieux concilier la préservation de Lisbonne et de ceux qui y vivent avec l'activité touristique et ceux qui nous rendent visite", a justifié dans *Público* l'adjoint au maire Filipe Anacoreta Correia. Au total, ces petits véhicules n'ont plus droit de cité dans 337 rues de l'hypercentre lisboète.



La France épargnée ?

Quelques actions ciblées mises à part, l'Hexagone semble échapper au ras-le-bol observé dans d'autres pays touristiques. La presse étrangère pense savoir pourquoi.

Fermé. Non pas à cause d'une guerre ou d'un acte terroriste, mais parce que ses équipes sont épuisées. Ébahie, la chaîne de télévision américaine CNN se faisait l'écho, le 16 juin, de la grève surprise des travailleurs du Louvre, inquiets de la surfréquentation du site. "C'est un moment qui dépassait le simple mouvement social, tant le Louvre s'est transformé en symbole du surtourisme mondial", souligne le média qui a son siège à Atlanta.

Pourtant, hormis ce débrayage, la France, pays le plus visité au monde, semble plutôt épargnée par la grogne observée en Espagne ou en Grèce, notent les médias étrangers. "Curieux, quand on connaît la propension des Français à manifester", s'amuse le site d'informations *The Local*. Pour *The Daily Telegraph*, à Londres, la clé réside dans le type de tourisme pratiqué au sein de l'Hexagone. "Dit simplement, il n'y a pas beaucoup de gens qui, bouteilles à la main, dérangent les locaux à 2 à 3 h du matin", raille le journaliste Anthony Peregrine. Contrairement à Prague ou à Amsterdam, la France n'attire pas les enterrements de vie de garçon.

"À mon avis, l'absence de révolte est aussi due au fait que les Français voyagent beaucoup dans leur propre pays, donc l'industrie est capable d'absorber un grand nombre de visiteurs", poursuit sa consœur Anna Richards. Autre facteur, souligne par *The Local*, "le tourisme ne se résume pas à la plage". Des villes aux campagnes en passant par la montagne, "les visites peuvent s'étendre sur toutes les saisons". Mais l'absence de réaction généralisée contre le tourisme n'empêche pas certaines initiatives ciblées, tempère la branche française du média fondé en Suède. "Plusieurs villes, dont Avignon, Saint-Malo et Lille ont interdit les boîtes à clé dans l'espace public, tandis que les règles encadrant les locations saisonnières ont été durcies le 1^{er} janvier 2025", liste le journaliste James Harrington. En toile de fond, toujours, la question de l'accès au logement, devenu inabordable dans les régions les plus touristiques. "Près de 10 % du parc immobilier de France est constitué de résidences secondaires. Mais 90 % d'entre elles sont détenues par des Français." Et *The Local* de conclure, un brin provocateur : "Peut-être est-il plus facile d'accuser les touristes de tous les maux quand ils sont étrangers ?"

—Courrier international

✎ Rome.
✎ Rome (détails).





Comment voyager sans faire partie du problème

Le surtourisme n'est pas une fatalité, explique ce journaliste du quotidien "El País". Séjourner chez des amis, éviter les lieux bondés ou s'adapter aux caractéristiques de chaque ville pourrait faire partie de la solution.

—El País, extraits (Madrid)

En 2019, on parlait beaucoup de la "honte de prendre l'avion", expression qui se voulait la traduction du terme suédois "flygskam": cette prise de conscience gênée de l'impact du trafic aérien sur le réchauffement climatique. On en était même venu à dire que le flygskam, qui a donné lieu à tout un mouvement de société (des personnalités du sport ou de la culture ont commencé à prendre le train ou le bateau pour leurs déplacements), allait menacer le secteur de l'aviation, puisque les passagers n'allaient plus oser utiliser ce mode de transport.

Pourtant, sachant que rien qu'en Espagne 222 millions de personnes sont passées par nos aéroports en 2018, et 236 millions en 2023, il est clair que notre conscience écologique résiste mal à notre envie de découvrir le monde. Toutefois, même si le nombre de trajets en avion ne cesse d'augmenter, les consciences ont, depuis cinq ans, quand même évolué et les vacances ont pris le goût amer de la culpabilité. Certes, le tourisme de masse ne date pas d'hier (surtout dans un pays méditerranéen comme le nôtre), mais ce phénomène était encore il y a peu circonscrit à certaines zones bien identifiées (Benidorm en est l'exemple le plus flagrant). Aujourd'hui le

tourisme de masse menace de tout dévorer. Des centres-villes aux zones rurales les plus pittoresques, il étend même ses tentacules jusqu'aux périphéries ouvrières.

Non content de se propager sur la carte, il gâche aussi la vie de plus en plus de personnes (les classes moyennes espagnoles, appauvries par la crise de 2008, ne sont pas seulement consommatrices du tourisme, elles en subissent aussi les conséquences dans leurs quartiers). Par conséquent, nous avons tous de plus en plus le sentiment, comme le signale l'anthropologue et écologiste [espagnol] Emilio Santiago, que "notre civilisation est en train de mourir d'un excès de tourisme".

Cas de conscience. En 2019, jamais on n'aurait imaginé que puissent se produire des manifestations comme celles du 18 mai dans l'archipel des Canaries ou du 28 juin 2024 à Malaga, où les questions environnementales se conjuguaient à la crise du logement et à l'angoisse des jeunes face à un marché du travail injuste et précaire. Pourtant, même ces jeunes qui sont exploités pendant la haute saison veulent changer d'air quand ils partent en vacances

et, s'ils en ont les moyens, aller le plus loin possible et découvrir de nouveaux horizons. Et finir par devenir des touristes.

Il faut dire que l'offre est infinie. Des croisières tout compris aux aventures plus exotiques dans l'Himalaya, l'industrie du tourisme ne manque pas d'idées pour satisfaire les envies d'un public varié, y compris de ceux qui pestent contre le surtourisme et en subissent les conséquences au quotidien. Et donc, comme avec l'industrie de la mode ou avec les géants de la tech qui font ce qu'ils veulent de nos données, nous sommes confrontés à un questionnement moral : jusqu'à quel point voulons-nous cautionner ces pratiques, et surtout pouvons-nous vraiment nous permettre d'y renoncer ? Car, bien souvent, s'extraire ou s'éloigner de la société de consommation est aussi un privilège qui n'est pas donné à tous.

"Les jours de congé comptent parmi les privilèges les plus grotesques et les plus risibles qui permettent de maintenir debout la structure du néolibéralisme. À cette occasion, les composants techniques de la société capitaliste se voient octroyer la permission éphémère de s'adonner à quelques-uns de leurs tristes vices : fêtes, beuveries ou aventures d'un soir", écrit Emilio Santiago dans son récent essai, *Psychogéographie de l'ailleurs : balade poétique contre le tourisme compulsif* [Inédit en français].

Pourtant, un peu plus loin, l'écologiste reconnaît que "remettre en question la validité morale du tourisme, tenter de le combattre en révélant la réalité dérangeante de son impact social et écologique, c'est aller droit dans le mur politiquement". Peut-être la "honte de prendre l'avion" réussira-t-elle à culpabiliser cette minorité responsable de la majeure partie du trafic aérien (en France, 2 % de la population prend à elle seule

50 % des vols). Pour autant, ce genre de discours, en plus d'être injuste, aboutit rarement à une prise de conscience de l'opinion publique. "La question n'est pas tant de savoir si nous avons encore le droit de voyager, mais de se demander si nous pouvons tous voyager, tout le temps et partout dans le monde, commente Juan Manuel Zaragoza, professeur de philosophie à l'université de Murcie et auteur de *Composer avec un monde en commun*, une œuvre qui prolonge la pensée de Bruno Latour [sociologue français] et étudie la relation entre société et nature.

"L'homme a toujours aimé voyager, écrit Zaragoza, mais ce qui caractérise notre époque, c'est le tourisme de masse, qui est bien différent de l'esprit du voyage et qui n'est pas tenable. Pour autant, il est possible d'imaginer des formes de tourisme durable, d'embarquer sur un voilier pour trois jours de voyage merveilleux d'Ibiza jusqu'en Sardaigne." Déjà en 2001, l'ONU avait élaboré un Code mondial d'éthique du tourisme en dix points, destiné à faire du tourisme une activité à la fois respectueuse de l'environnement et des pays hôtes.

Aujourd'hui, alors que les populations de ces pays ont le sentiment que ces principes sont bafoués, les observateurs s'accordent à dire que la lutte contre le surtourisme dépend davantage des grandes entreprises et des gouvernements que des touristes à titre individuel. Et donc au lieu de se demander si chaque voyage est nécessaire ou possible, mieux vaut réfléchir à la manière dont on voyage. "Le tourisme est comme une pieuvre dont les tentacules vont toujours plus loin", regrette Juan Luis Toboso, commissaire et spécialiste en art contemporain qui a vu Porto, la ville où il vit depuis plus de dix ans, se transformer en très peu de temps.

"Notre civilisation est en train de mourir d'un excès de tourisme."

Emilio Santiago, ANTHROPOLOGUE

"C'est triste de vivre dans une ville et de se sentir exclu de quartiers entiers, écrit Toboso. Parfois je me sens étranger à ma propre ville, explique-t-il. Ce qui me déprime le plus, c'est de ne plus vivre au même rythme. Aujourd'hui tous ceux qui vivent ici et qui doivent travailler se retrouvent colonisés par des gens qui ont un rythme complètement différent. Il y a d'un côté le tempo de la grande masse des touristes [qui peut être décomposée en plusieurs catégories : les retraités, les fêtards, les touristes à la journée] et de l'autre, le vôtre. Vous devez prendre le métro, faire des courses et vous ne pouvez pas avancer sur le trottoir parce qu'il y a quarante personnes qui boivent de la sangria."

Mais alors, comment ceux qui vivent le supertourisme au quotidien planifient-ils leurs vacances ? Que fait Toboso quand il veut s'évader de sa "ville colonisée" ? "C'est très compliqué d'échapper au tourisme, même s'il y a des solutions. Par exemple, j'aime bien rendre visite à des amis. Je vais voir des gens qui sont installés depuis longtemps dans leur région, j'essaie d'acheter des

produits locaux. Je choisis des bars ou des restos qui ont encore une âme et je fais les itinéraires touristiques. Mais c'est vrai que même ces lieux courent le risque d'être envahis par les touristes. Notre obsession à vouloir poster notre vie sur les réseaux sociaux est une plaie. Quand je découvre un bon resto, je mets un point d'honneur à ne surtout pas en parler aux amis de mes amis. Je ne veux pas qu'ils y aillent, prennent des photos et commencent à ruiner l'esprit du lieu."

Question de classe. Raquel Agea est une photographe et cinéaste qui est née et a grandi à Benidorm. Elle raconte comment son adolescence dans cette ville qui ne vit que pour le tourisme l'a aidée à prendre conscience des nombreux problèmes invisibles aux yeux des vacanciers. Elle se demande constamment si un tourisme soucieux des travailleurs et des écosystèmes est vraiment possible. "J' imagine que si les gens étaient un peu moins égoïstes et plus raisonnables, le tourisme aurait un visage bien différent."

Elle n'a pas non plus renoncé à voyager, mais elle essaye de le faire de la manière la plus respectueuse possible. "Quand je voyage, je cherche à m'imprégner du lieu, à m'y adapter. J'aime avoir le sentiment de faire partie de cet endroit, du moins pendant le temps que j'y passe. Je cherche à découvrir ses nuances que j'y passe. Je cherche à découvrir ses nuances que j'y passe. Je cherche à découvrir ses nuances que j'y passe."

Comme les appels à ralentir ou à prendre soin de l'environnement, le concept de "tourisme durable" peut aussi cacher une certaine forme d'élitisme ou de mépris de classe à l'égard de ce qui reste un droit, la jeune femme en a bien conscience. Car nos choix, loin d'être parfaits, sont bien souvent les seuls que nous pouvons nous permettre. "Tout se résume à des considérations économiques, à votre classe sociale : si vous n'avez pas de temps ni d'argent, vous allez opter pour la solution la plus facile et la plus rapide. Si vous ne pouvez partir en vacances qu'une fois par an, vous pensez forcément que vous avez au moins le droit de ne pas penser à l'impact du tourisme."

Comme tout autre secteur, notamment quand il multiplie les propositions à bas coût, le tourisme engendre des sentiments ambivalets. Il existe des solutions pour mesurer et réduire son empreinte carbone, et il est possible de s'engager dans des mouvements qui réclament des changements politiques et économiques afin de mettre en place un modèle économique plus juste. Mais en attendant que le monde change, peut-être vaut-il mieux assumer avec philosophie ces contradictions.

Raquel Agea n'est pas duple : quand nous endossons le rôle de touriste, nous avons du mal à échapper à la caricature. "Depuis que le tourisme a mauvaise presse, il est amusant de voir certains refuser catégoriquement d'être assimilés à des touristes quand ils voyagent, parce qu'ils prétendent fuir les pièges à touristes. Eux aussi font partie de ce système qu'ils rejettent."

—Enrique Rey, publié le 28 mai

Contexte

LA NORVÈGE INTRODUIT UNE TAXE SUR LES TOURISTES

À partir de cet été, les communes norvégiennes pouvant prouver qu'elles accueillent de nombreux touristes ont le droit de prélever une taxe particulière. Validée le 3 juin, la mesure vise à leur permettre de mieux financer des infrastructures d'accueil. Chaque touriste passant une nuit dans une de ces communes doit désormais s'acquitter d'un montant correspondant à 3 % du coût de l'hébergement. Sont exemptées les personnes dormant dans une caravane, un camping-car, une tente ou un bateau de plaisance. En revanche, les passagers de navires de croisière sont taxés, à la satisfaction de l'archipel des Lofoten, destination très populaire du Grand Nord, relève **Aftenposten**.

En 2024, la Norvège a enregistré un nombre record de nuitées (38,5 millions au total, dont 12,5 millions d'étrangers).



Voyageurs, ne culpabilisez pas !

Résident de Lavapiés, quartier de Madrid "à la plus haute concentration de locations touristiques illégales", la journaliste Leah Patten "comprend" l'exaspération ambiante. Ces dernières années, des centaines d'appartements sont sortis du parc locatif de longue durée et "les prix des restaurants ont doublé dans cette zone multiculturelle située non loin de la gare centrale". Pour autant, la Britannique n'en veut pas aux voyageurs à la recherche de solutions abordables. "La période actuelle est tendue, mais ne laissez pas la culpabilité ronger vos vacances, lance-t-elle dans les colonnes de **The Guardian**. Se sentir mal ne fait que valider le ressentiment et détourne l'attention des enjeux principaux : le manque de logements d'un côté pour les locaux et de l'autre pour les touristes." À ses yeux, les responsables de la situation se trouvent dans les couloirs du pouvoir. "Ce n'est pas simplement une question de touristes qui remplacent les résidents ; c'est le résultat d'erreurs politiques et d'un déséquilibre économique."

L'Espagne construit des hôtels, certes, "mais ces établissements sont trop souvent des quatre et ou cinq étoiles". Impossible de résoudre la crise du logement, assure-t-elle, sans proposer des alternatives modestes et confortables aux touristes. "Cela dit, les visiteurs ont aussi une responsabilité, tempère la journaliste indépendante. En choisissant des habitations faites pour les touristes partout où c'est possible, en s'informant sur les quartiers où ils logent ou en faisant preuve de jaugeote sur les endroits visités. Opter pour une station balnéaire de la côte, par exemple, peut soulager le petit village de l'île d'en face."

Autre solution, avancée dans le quotidien **The Times**, à Londres : choisir un pied-à-terre en banlieue, comme cherche à le promouvoir la ville de Gand, en Belgique. "Je peux confirmer que c'est une bonne idée, confie le journaliste Huw Oliver. Lors d'un passage à Paris, j'ai trouvé un endroit à Pantin [Seine-Saint-Denis], une ville qui dispose de tous les atouts des quartiers du nord-est de la capitale situés dans les limites du périurbain. On a l'impression d'être dans un endroit authentique. Après tout, qui a besoin du Centre Pompidou quand il y a un énorme hypermarché E. Leclerc au coin de la rue ?"

—Courrier international

↑ Pise.
➤ Florence (détail).



PHOTOS ALESSANDRO TOSCANI